

GÉOGRAPHIE

ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT

Henri Desbois et Géraldine Djament

Coefficient : 3 ; durée : 6 heures

Environ 130 candidats ont composé cette année pour l'épreuve optionnelle écrite de géographie. Une trentaine de copies ont eu une note inférieure à 5/20. Une vingtaine de candidats ont eu 14/20 ou plus. La moyenne est très légèrement inférieure à 9/20. Cette très légère baisse de la moyenne reflète le nombre important de copies que le jury a jugées d'un niveau insuffisant.

Dans leur majorité, les candidats ont une maîtrise certaine de la rhétorique propre à la dissertation de géographie. Mais la seule rhétorique, justement, ne saurait tenir lieu de géographie ou excuser l'absence de réflexion.

Le sujet portait sur « hydrocarbures et développement ». Comme d'habitude, les connaissances des candidats sont rarement en cause. D'une manière générale, nous ne cherchons pas à discriminer les candidats principalement sur ce qu'ils savent. Nous savons par expérience que la nouvelle question est toujours sérieusement étudiée dans les classes préparatoires, et les sujets sont toujours libellés de façon à mettre en valeur davantage la pertinence et la qualité de la réflexion plutôt que l'érudition. Comme chaque année, un certain nombre de candidats ont choisi de faire étalage dans leur copie de toutes les connaissances acquises au cours de l'année en essayant (éventuellement) de les rattacher au sujet par des artifices rhétoriques rarement convaincants. Ces copies sont déraisonnablement longues, souvent supérieures à 20 pages. Le jury a systématiquement sanctionné les développements sans rapport avec le sujet.

Même en évitant l'écueil du hors-sujet, trop de copies traînent en longueur. Nous savons que les candidats passent beaucoup de temps à étudier des quantités de cas particuliers pour faire provision d'exemples concrets utilisables dans une dissertation. La tentation est grande de replacer le plus grand nombre possible de ces exemples avec le maximum de détails, mais il arrive fatalement un point où l'accumulation devient contre-productive. Lorsqu'un exemple pertinent pour tel aspect du sujet a été bien développé et exploité, il ne sert à rien d'en développer un deuxième, voire un troisième similaires. On a assez répété que les exemples sont le cœur de la dissertation de géographie, encore faut-il qu'ils soient employés judicieusement. Dans le même ordre d'idées, les interminables catalogues de pays producteurs, chiffres à l'appui, n'étaient d'aucune utilité. Le sujet était suffisamment vaste pour ne pas gaspiller du temps en se répétant.

Beaucoup de candidats, cependant, n'ont pas vu toute l'ampleur de la question posée : des copies, fort nombreuses, ont adopté sans vraiment s'en expliquer une interprétation extrêmement restrictive du sujet : elles se sont limitées à traiter l'influence des hydrocarbures sur le développement des pays producteurs, et même le plus souvent en se limitant aux pays producteurs du sud. Même si la notion de développement en tant que telle n'avait pas été spécifiquement abordée au cours de l'année, un peu de réflexion aurait pu amener ces candidats à se demander si les hydrocarbures jouaient un rôle dans le modèle de développement des pays riches. Au moins en ce qui concerne le pétrole, poser la question suffit à y répondre. Curieusement, ces mêmes candidats terminent parfois leur devoir par un paragraphe sur le protocole de Kyoto, sans voir la contradiction avec leur choix initial. Quitte

à restreindre le sujet, le choix inverse, qu'un seul candidat a fait, et qui consistait à ne parler pratiquement que de la consommation d'hydrocarbures et de ses relations avec le développement, était plus pertinent. Car enfin, même dans le cadre d'un exercice aussi scolaire qu'une dissertation de concours, il n'est pas malvenu de savoir hiérarchiser les enjeux d'un sujet : qu'y a-t-il de plus important, entre l'utilisation plus ou moins judicieuse que font une poignée d'Etats producteurs de leurs revenus, et la remise en question probable du seul modèle de développement que le monde connaisse ? Pourtant, alors même que pratiquement aucune copie ne nous laissait ignorer l'inauguration d'une piste de ski à Dubaï, rares étaient celles qui mentionnaient à quel point les formes actuelles de développement urbain ou déploiement spatial de la production industrielle, pour ne prendre que deux exemples parmi cent, sont dépendantes d'hydrocarbures abondants et bon marché. Un autre avantage de cette approche était de permettre d'aborder des problématiques spatiales variées, plus en rapport avec la géographie que les questions socio-économiques qui faisaient la substance quasi unique de trop nombreux devoirs.

Outre les questions de contenu, l'organisation des devoirs laisse souvent à désirer. Non pas que les devoirs manquent d'organisation, mais au contraire parce qu'ils sont coulés dans le moule de plans préfabriqués et inadaptés. Particulièrement irritante cette année a été la prolifération des plans par échelles, utilisés ordinairement comme alibis géographiques de développements qui l'étaient fort peu. Outre qu'ils amenaient de fastidieuses répétitions d'une partie à l'autre et que le jeu des échelles était rarement subtil, ils traduisaient une absence de réflexion sérieuse sur le sujet et une propension détestable à recourir à des recettes toutes faites. Ces questions de forme et les questions de contenu évoquées précédemment sont liées : trop de candidats pensent manifestement qu'ils peuvent se contenter d'appliquer quelques procédés bien répertoriés et traiter ainsi n'importe quel sujet. Bien sûr, la technique a son importance, et une rhétorique habile peut même séduire le jury. Mais un bon devoir doit aussi montrer une certaine implication personnelle du candidat, à travers une réflexion qui parvienne à dépasser ce que l'exercice a fatalement de convenu. Un plan type est presque toujours un mauvais plan, au mieux un plan médiocre. Le bon plan doit suivre la pensée, même au risque de s'égarer un peu. Dans bien des cas, un devoir au plan imparfait mais qui montre une réflexion pertinente et personnelle aura une meilleure note qu'un devoir au plan irréprochable mais au contenu sans caractère.

Un autre point a souvent posé problème : l'illustration graphique. La réalisation d'une carte ou de schémas permet aux candidats de prouver qu'ils maîtrisent cette forme d'expression importante et spécifique à notre discipline. Encore faut-il que l'illustration soit pertinente. Trop de cartes, par ailleurs techniquement correctes, nous ont donné l'impression qu'elles eussent été rigoureusement identiques si elles avaient accompagné un devoir traitant n'importe quel autre sujet sur la question des hydrocarbures. Ces cartes présentées sous le titre peu approprié d' « hydrocarbures et développement » eussent été bien plus proprement intitulées « les hydrocarbures dans le monde ». Dans ce cas encore, comme dans le cas de schémas régionaux ou locaux dessinés manifestement pour la seule raison que le candidat les avait appris par cœur, l'absence de réflexion vide l'exercice de son sens.

Il n'est pas habituel, pour le jury de géographie, de faire des remarques sur la qualité de l'expression écrite des candidats. Cette année, cependant, nous avons cru noter une baisse du niveau de maîtrise de la langue écrite. Cela se manifeste surtout par une orthographe peu sûre, des incorrections mineures, et des maladroites d'expression. Quoique le niveau moyen de langue des copies demeure assez nettement supérieur à ce que l'on rencontre à l'université en deuxième ou troisième année, ces signes nous ont paru assez inquiétants pour que nous les signalions.